

Bureau météorologique.

Washington, 29 mars.—Indications pour la Louisiane—Temps couvert; ondées probables dans la partie nord; plus chaud dans l'extrême partie sud-est; vents vifs de sud virant à l'ouest.

La Situation aux Philippines et à Cuba.

Il a couru, depuis plusieurs jours, certains bruits, sinon inquiétants, au moins étranges, sur la situation des troupes dans les Philippines. Ces bruits reposaient, comme toujours, sur des articles de journaux qui éprouvent le besoin de produire quelque sensation et de faire parler d'eux. Comme toujours, aussi, nous voyions paraître le monsieur bien informé, qui a quelque gros secret à dévoiler, et qui en sait à lui seul plus que tout le reste du monde. On se disait déjà mystérieusement à l'oreille, que les forces des Etats-Unis à Manille étaient insuffisantes, et l'on affirmait que le gouvernement se verrait réduit à faire un nouvel appel de volontaires.

Fort heureusement, en allant aux informations, on a appris qu'il n'était nullement question de faire de nouveaux enrôlements, attendu que le général Otis n'en avait aucun besoin, et que les forces dont il dispose sont plus que suffisantes pour mener rapidement à bien l'entreprise qu'il a commencée.

On est parfaitement persuadé, à Washington, dans les cercles officiels, que dans quelques jours, le général McArthur sera parfaitement maître de Malolos, la capitale des Philippines révoltées, et que la fin de l'insurrection, telle qu'elle a été organisée, assez habilement, il faut en convenir, par Aguinaldo, touche à sa fin. En réalité, les résistances des Philippines n'ont d'autre résultat que de fournir aux Américains l'occasion d'étendre et de consolider leur domination sur l'île de Luzon et les autres parties de l'archipel des Philippines.

À Cuba la situation est plus simple encore et beaucoup plus facile à résoudre. Le gouvernement de Washington n'a d'autre ambition que d'y rétablir l'ordre et les affaires, avant d'en abandonner la direction politique et économique aux habitants du pays. Entre lui et l'ancien chef de l'insurrection, de la guerre d'indépendance, il règne un accord parfait, et le général Gomez assistait tout récemment à une fête que le général Brooke, à la Havane, donnait en l'honneur du secrétaire de la guerre Alger.

Là, encore, le corps expéditionnaire n'a aucun besoin de renforts. Les licenciements de volontaires continuent; et quand tous auront évacué l'île, il y restera quatorze régiments de réguliers, c'est-à-dire deux régiments pour chaque province. L'autorité juge ces forces suffisantes. Tout est donc pour le mieux de ce côté, et le gouvernement n'a qu'à se féliciter de la situation.

L'insurrection bolivienne.

Lima, Pérou, par voie de Galveston, Texas, 29 mars.—D'après les derniers avis reçus du quartier général de l'insurrection, les "fédéralistes", ou insurgés, ont occupé la ville de Cochabamba, capitale de la province du même nom, et le général Alonzo, président de la république de Bolivie, est retourné avec les troupes du gouvernement à Oruro, sa base d'opérations.

LE GENERAL ROGET

ET "L'AURORE".

Nous avons publié la lettre du général Rogé à la veuve d'un sous-officier, qui lui avait écrit pour le féliciter de son attitude dans l'affaire Dreyfus.

Le général disait connaître assez l'affaire Dreyfus pour être convaincu de sa culpabilité, bien qu'il n'eût pas été mêlé à l'affaire en 1894.

Le général ment en cela, dit "L'Aurore".

Nous ne lui permettrons pas d'écrire "qu'il ne fut pas mêlé à l'affaire Dreyfus, en 1894", sans lui répondre, en plein visage, avec une conviction basée sur des témoignages probants, qu'il en a menti.

... A cette époque, M. Rogé et M. Bertin fréquentaient la maison Yung, 97, boulevard de Courcelles, dont M. Bertin était le commensal fidèle. C'est là que se noua l'intrigue qui devait avoir tant de conséquences tragiques.

Plus tard, pendant l'automne 1897, quand le bruit se répandit, dans les milieux politiques, que M. Scheurer-Kestner se proposait de commencer une campagne en faveur de la révision du procès de 1894, le lieutenant-colonel Bertin — à l'instigation probable du général Rogé — fut chargé par le général Billot d'influencer l'honorable sénateur pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Plusieurs entrevues eurent lieu sur lesquelles nous donnerons bientôt des renseignements complets. Nous raconterons également certaines conversations que M. Bertin eut à BelFORT, à la même époque, avec d'autres personnes. Nous dirons dans quelles circonstances il tint ce propos: "Nous sommes cinq, au ministère de la guerre, à connaître la vérité sur l'affaire Dreyfus."

Après avoir consommé la perte du condamné, il s'est multiplié en efforts pour enrayer la réparation de l'erreur judiciaire commise à son préjudice.

Il est devenu, enfin, l'accusateur passionné, haïeux, du lieutenant-colonel Picquart, M. de Freycinet ne doit rien ignorer de ce que nous savons nous mêmes. S'il avait le moindre souci de la justice et de la dignité de l'armée, il commencerait par mettre en disponibilité — en attendant mieux — le pitoyable guerrier dont les seules victoires furent celles qu'il remporta sur la Vérité.

Evasion d'un condamné de la prison de Covington.

Covington, Louisiane, 29 mars.—Henry Frerson, condamné à quatre ans de travaux forcés, qui était enfermé dans la prison de Covington en attendant la décision de la Cour Suprême, s'est évadé ce matin avec l'aide d'inconnus, probablement quelques-uns de ses parents du Mississippi.

Les barreaux de la fenêtre de la cellule dans laquelle il se trouvait ont été sciés du dehors par un individu évidemment expérimenté.

Un nègre enfermé en attendant sa comparution devant la justice aperçu l'ouverture pratiquée dans la fenêtre, et il en a profité pour prendre la clef des champs.

Cinq autres prisonniers, ne se sont aperçus de rien.



MARK TWAIN A RUTH CLEVELAND.

Il y a quelques années, conte le Ladies Home Journal, de Londres, Mark Twain, allant visiter un de ses amis, le capitaine Mason, consul général des Etats-Unis à Francfort-sur-le-Mein, le trouva occupé à emballer ses papiers et ses livres. Comme il lui demandait pourquoi: "Mon temps est fini, répondit M. Mason. Nous avons, depuis hier, un Président démocrate, M. Cleveland, et, comme je suis républicain, je dois m'apprêter à céder la place à un bon démocrate, qui sera prochainement nommé à Francfort". Mark Twain blâma énergiquement ces procédés d'administration et, peu après, retourna tout soulagé à son hôtel. Le résultat de sa méditation fut la lettre suivante: "M. Cleveland, fille un nouveau Président des Etats-Unis. Miss Ruth Cleveland avait alors un an.

"Ma chère Ruth, je t'adresse ces lignes amicales pour te dire que ton père est sur le point de commettre un grand crime, puisqu'il va priver de son emploi le meilleur consul que je connaisse (et j'en connais beaucoup), uniquement parce qu'il est républicain, et qu'un démocrate veut avoir sa place..."

Trois ou quatre semaines après, il reçut une petite enveloppe timbrée de Washington, dans laquelle il trouva cette lettre autographe du Président Cleveland: "Miss Ruth Cleveland accuse réception à M. Mark Twain de sa lettre. Elle n'a lu au Président, qui remercie beaucoup M. Twain de son information et lui donne l'assurance que le capitaine Mason sera maintenu à son poste de Francfort. Le Président désire, en outre, faire savoir à M. Twain que, si celui-ci connaît d'autres cas semblables, il l'écrit aussitôt: le Président lui en sera grandement reconnaissant."

Démocrates et Populistes dans l'Alabama.

Montgomery, Alabama, 29 mars.—Les démocrates de l'Alabama se sont réunis ici, aujourd'hui, pour nommer des délégués de l'Etat (at large) pour la convention constitutionnelle qui doit avoir lieu, au mois d'août prochain.

La séance a duré longtemps. Il a été décidé de refuser aux populistes le nombre de délégués proportionnel à celui des sénateurs d'Etat—7—ce qui donne aux démocrates le champ libre.

Le plan est de soumettre la constitution préparée d'avance à la ratification du peuple. L'opposition républicaine n'est pas formidable; elle a résolu de formuler un plan au prochain meeting qui doit avoir lieu, samedi; mais les démocrates déclarent que cette résolution n'aura aucun effet. Le droit de vote des fermiers illettrés est garanti par un amendement qui stipule que tout individu blanc qui ne sait ni lire ni écrire, peut voter s'il paie une taxe sur une propriété ayant une valeur d'au moins \$300.

L'Étalon d'Or dans l'Equateur.

Washington, 29 mars.—Le consul général de Leon, à Guayaquil, rapporte au Département d'Etat que l'adoption par le monde de l'étalon d'or, a enfin déterminé l'Equateur à adopter le même système. Le Congrès vient d'adopter une mesure qui, avant deux ans, aura résolu le problème.

MORT

GENERAL FLAGLER

A la Chambre des Députés de Belgique.

La carrière de cet officier

Washington, 29 mars.—Une dépêche de Old Point, Virginie, annonce la mort du général de brigade Flagler, de l'armée des Etats-Unis, ce soir à cinq heures, à l'hôtel Hygeia.

Le général Flagler était né à New York. Il entra à l'école militaire le 1er juillet 1856. Il en sortit en 1861 avec le numéro 5 et fut nommé sous-lieutenant d'artillerie. Il se distingua dans la guerre de la rébellion. Il instruisit d'abord les volontaires à Washington, puis il remplit les fonctions de aide de camp du colonel Hunter dans la campagne de Manassas. Il prit part à la première bataille de Bull Run. Plus tard il devint aide de camp du général McDowell, qui s'occupait des défenses de Washington.

Après un court séjour à l'arsenal d'Allegany, Pennsylvanie, il accompagna en qualité de chef d'artillerie le général Burnside dans son expédition de la Caroline du Nord. Il prit part à la bataille de la prise de l'île Roanoke, à l'attaque de Newburn, à la prise de Fort Macon, à la campagne du Maryland avec l'armée du Potomac, à la bataille de South Mountain, à la bataille d'Antietam, à la bataille de Fredericksburg, à la bataille de Chancellorsville et à la bataille de Gettysburg.

En octobre 1863 il fut chargé de l'inspection à la fonderie de West Point, N. Y., où il resta jusqu'en mai 1864. C'est alors qu'il fut transféré au bureau d'artillerie de Washington, où il fut maintenu jusqu'en juin 1865.

Il fut breveté trois fois durant la guerre, la première fois comme capitaine pour sa bravoure à la bataille de Newburn, la deuxième comme major pour services méritoires au siège de Fort Macon, et la troisième comme lieutenant-colonel pour services distingués en campagne et services fidèles et méritoires dans le bureau d'artillerie durant la rébellion.

Démocratie

A la Chambre des Députés de Belgique.

Séance orageuse.

Bruxelles, Belgique, 29 mars.—Une grande excitation a régné aujourd'hui à la Chambre des Députés de Belgique, au cours d'une discussion sur l'expulsion récente d'un prêtre défrayé du nom de Chérial, natif de France, dont les autorités avaient jugé dangereuses les conférences sur le socialisme.

Les députés socialistes ont interpellé le gouvernement et les membres de la droite ont essayé d'étouffer les débats. Les socialistes ont violemment protesté. Des orateurs ont attaqué le roi et le gouvernement, ce qui a causé un grand tumulte. Le président ayant suspendu la séance, les socialistes et les députés de la gauche se sont précipités vers les membres de la droite les poings levés. Et quoiqu'il n'y ait pas eu de mêlée, le tumulte est devenu étourdissant. Les plus outragés épithètes ont été employées, et le président a donné l'ordre d'évacuer les tribunes. Mais les spectateurs ont fait appel aux députés socialistes, qui leur ont crié de rester. Il en est résulté une série de bagarres, pendant que dans la salle les députés continuaient à s'injurier.

Enfin, la séance a été suspendue pendant une heure. M. Béthune, député de droite, et M. Journez, un socialiste, ont constitué des témoins.

Les nouveaux incidents de Samoa.

Washington, 29 mars.—Les avis de Samoa annonçant le bombardement, par le croiseur américain "Philadelphia" et les croiseurs anglais Royalist et Porpoise, de places tenues par les partisans de Mataafa, qui a eu jusqu'à présent l'appui officiel du gouvernement allemand, sont arrivés avec une telle soudaineté que les fonctionnaires de Washington ont détourné leur attention de la campagne des Philippines.

Le bombardement des places tenues par Mataafa est considéré d'importance secondaire, mais un grand intérêt s'attache à l'attitude du gouvernement allemand. On a craint d'abord de graves complications internationales, mais ceux qui sont au courant des dernières communications officielles échangées entre Washington, Berlin et Londres ne voient pas la perspective aussi sombre.

Déclaration de John C. Sheehan.

St Louis, Missouri, 29 mars.—John C. Sheehan, le chef de Tammany Hall, et arrivé aujourd'hui de Hot Springs, Arkansas, à St-Louis. Il a été installé à l'hôtel des Planteurs.

Explosion d'un canon.

New York, 29 mars.—La culasse d'un canon de dix pouces a sauté cette après-midi, au champ d'expérience de Sandy Hook. Un homme a été tué et un autre blessé.

Démocratie

GIBOULEE D'AVRIL.

Les dames qui organisent la fête dont nous avons déjà parlé, au profit de l'Asile des Sourds-Muets de Chinchuba, se sont réunies hier encore dans les salons de Mme Chaffraix, et se sont occupées des derniers préparatifs de l'œuvre.

Entraînées d'autres choses, il a été décidé que dans un des tableaux vivants dont s'occupe Mme J. B. Lallande, le tableau qui représentera une de nos carnavalesques de 1899, la reine sera une demoiselle de St-Louis qui fut reine du dernier bal des "Veiled Prophets", et que ses dames d'honneur seront les reines de nos derniers bals.

TULANE.

Hier, il y avait matinée au Tulane; on y jouait, comme depuis dimanche, "A Lady of Quality", en Miss Eugénie Blair dépitée plus que son talent oratoire; car il lui est donné, grâce à cette pièce, de produire des effets dont on ignore qu'elle fut capable. Aussi, la foule était-elle énorme; il en a été de même hier soir; il en sera de même aujourd'hui et ainsi de suite jusqu'à la clôture, samedi soir. Il ne nous est pas donné d'assister souvent à de pareilles représentations.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Depuis le commencement de la semaine, la foule ne fait que grandir à l'Académie de Musique. Rien de plus naturel. On y représente la Passion d'une façon splendide, et nous sommes justement à l'époque de l'année où ces grandes choses se sont passées, il y a tantôt dix-neuf cents ans.

Le spectacle sera reproduit toute la semaine, et jusqu'à dimanche prochain, où la dernière représentation sera donnée au bénéfice du concert des sœurs Dominicaines. Nous engageons vivement la population à s'y rendre en masse.

THEATRE CRESCENT.

Ils ont décidément un brillant, très brillant succès, les Black Patti Troubadours. Chaque soir, la salle est pleine, et ce n'est que justice. Ils sont amusants; ils ont un programme extrêmement varié, et leur principal sujet, la Black Patti, est une chanteuse qui vaut la peine d'être entendue. Aussi, la semaine actuelle est-elle une des meilleures de l'année pour le Crescent.

ST-CHARLES.

Nous ne sommes pas précisément depuis dimanche, dans une semaine de joie et d'anniversaire; cependant la salle était pleine ces deux jours derniers, pour assister à la représentation du drame émouvant qu'on appelle "Inside Track", tel qu'il est interprété par la troupe de Hopkins.

Ajoutez à cela les scènes de Brown, Harrison et Brown qui sont si amusantes, les exécutions de chanteur et pianiste aveugle, Ed Boyle, etc., et vous comprendrez le succès du St-Charles, pendant cette semaine.

La semaine prochaine "The Lost Paradise"—Le Paradis Perdu.

[A continuer.]

Mrs. Winslow's Soothing Syrup

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE SUFFERING WITH COLIC, WIND, CRAMPS, AND ALL THE BRUISES OF DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not other kind. It cures the colic in 10 minutes.

ce pas, que le docteur a affirmé que Colette n'avait sauvé la vie... parce que, si j'avais sauté le premier... j'étais tué sur le coup!...

—Et bien! Que voulez-vous dire, monsieur Richard?

—Je veux dire que c'est l'exacte vérité... et que je dois ramener la vie à Colette, parce que c'est à ma vie qu'on en voulait!

Le visage couronné de Mme Victoire devint livide.

—Que voulez-vous dire?... s'écria-t-elle.

—Je ne puis m'expliquer d'avantage... Mais... croyez-moi bien, j'en suis malheureusement sûr...

"L'accident de l'autre soir n'est point dû au hasard... On me visait... On a essayé de me tuer!..."

On le sait, Foot-Dick ne se trompait pas. Il avait deviné juste...

Et pour expliquer la situation, il nous faut revenir de quelques jours en arrière, le lendemain même du jour de la représentation de la Gaité.

Certainement, à cette heure, il était là risqué de tout le personnel de l'ambassade, qui assurément se remémorait la scandaleuse histoire du baronnet sir Richard Barclay, devenu le clown Foot-Dick.

Oh! étranger ce frère de ses propres mains, quelle joie suprême!... Il eût donné toute sa fortune, sans hésiter une seconde, pour lui faire subir mille morts!

Il passa toute la nuit à pleurer de rage, à mordre furieusement ses oreillers.

Et le lendemain matin, sa haine et sa passion furent plus fortes que sa colère pour Isabel.

Il fit dire par Ludovic, son valet de chambre, qu'il ne paraîtrait pas à la table du déjeuner. Manger, boire!... Impossible!... Il n'avait faim et soif que de vengeance.

Mais que faire?... A qui s'adresser pour faire cesser cet ignoble, ce révoltant état de choses?... Le frère du duc de Clifton, baladin, histrion, et venant insulter son aîné en public!... Oui!... Que faire pour le punir... ce frère, ce cadet, qu'il exérait maintenant de toutes les forces de son cœur et de son corps!

On sait avec quel arrogant mépris lord Lyford traitait ses domestiques. Pour employer un terme consacré, il leur parlait comme à ses bottes... quand il

leur parlait, car la plupart du temps ses désirs et ses ordres devaient être compris sur de simples gestes.

Comment toute cette superbe s'était elle peu à peu fondue?... Car une métamorphose tangible s'était produite dans la personne et les allures du duc de Clifton!

"La politique, il est la politique, — avait coutume de dire M. de Mazarin, — mais l'amour, il est l'amour..." Et l'amour se charge d'accomplir les révolutions les plus radicales.

Depuis qu'Isabel Charlemont régnait en souveraine maîtresse dans la maison de lord Lyford, celui-ci s'était transformé du tout au tout. Il avait abandonné la plupart de ses manigances ridicules, pour concentrer toutes ses forces intellectuelles et vitales sur un seul point fixe.

Et jour à jour il se montrait gai et de bonne composition, ou le plus révolté, le plus malheureux des êtres, suivant que l'objet de sa passion s'était montré désagréable ou gracieux.

Les mauvais jours, ceux qui étaient traversés d'une barre noire, se comptaient beaucoup plus nombreux.

Et un jour que le duc se voyait à tous les démons et un diable; Ludovic, ce grand bellâtre de Ludovic, avait osé murmurer du bout des lèvres en déshabillant son torturé maître:

—Monsieur le duc est bien malheureux!...

Un tressaillement de lord Lyford avait été la seule réponse, et les deux parties, maître et valet, en étaient restées là pour cette fois.

Mais cette plainte, cette compassion, qui se manifestait si discrètement à côté de lui, avait trouvé le chemin du cœur du duc... Ludovic, ce simple valet de chambre, possédait donc une intelligence, une âme! Il prenait part aux souffrances de son maître sans s'en rendre compte...

Enfin, sans qu'il cherchât à analyser le sentiment qui peu à peu l'envahissait, lord Lyford éprouva une sorte de douceur à savoir qu'à côté de lui un être quelconque s'intéressait à son chagrin.

Au pu le constater à diverses reprises, le duc était un entêté, mais sa force de volonté était absolument nulle. Il se laissait donc aller à ce nouvel état d'âme, sans s'en apercevoir, sans surtout chercher à réagir.

Les plaies du cœur se guérissent en s'ouvrant, et il ressentit un véritable soulagement à pouvoir, à un moment donné, étaler les siennes.

Un matin Ludovic, en pénétrant dans la chambre à coucher du duc, osa même demander:

—Malgré toute sa colère d'hier, — il y avait eu la veille au soir une scène terrible avec Isabel,

Son Excellence a-t-elle pu se reposer cette nuit?

—Non, Ludovic, malgré des cachets de sulfonal, de trional, je n'ai pu fermer l'œil.

Et aussitôt, la large face du valet de chambre prit une expression désolée.

La glace était définitivement rompue. Le duc ne put se défendre d'une certaine reconnaissance à l'égard de ce laquais qui manifestait l'intérêt qu'il se permettait de porter à son maître.

Ce n'était pas comme cette égoïste de miss Graham, qui ne songeait qu'à bâfrer et à boire, en un mot à bien vivre, et qui ne serait jamais venue en aide au duc dans ses querelles avec sa pupille, vu que la vieille fille éprouvait avant tout une sainte frousse de Mlle Charlemont.

Dès lors, ce furent des papotages sans fin entre le domestique et le maître, des conversations interminables. Le duc racontait ses douleurs à ce bon Ludovic qui prenait part à ses peines, lui donnait des conseils et engageait son bon maître à montrer plus de fermeté à l'égard de l'indomptable Isabel.

Et bientôt lord Lyford ne put plus se passer de Ludovic; il le doubla, tripla ses gages et lui octroya même de nombreuses gratifications.

Un vrai, Ludovic, avec beaucoup de prudence, de finesse, avait fini par déconvoier une excellente vauche à lui.

Et il ne demandait qu'à la traire de plus près et à se créer ainsi de jolis revenus et un important capital.

Avec un manège comme lord Lyford, esclave d'une passion désordonnée, il était permis d'aspirer à tout.

Une fois devenu le confident de son maître, Ludovic pouvait avoir de grandes prétentions.

Le lendemain de la soirée de la Gaité, où le duc de Clifton avait été condamné à une émotion aussi épouvantable, Ludovic, d'un air très triste, aborda ce pénible sujet de conversation.

—Monsieur le duc a éprouvé une très violente contrainte hier soir... Qui a pu vous dire, Ludovic?... Oh! Son Excellence pense bien que l'on n'a parlé que de cela à l'office... Et il n'y a qu'une voix pour plaindre le duc d'avoir une tâche semblable dans sa famille.

—Une honte!... Une exécrable honte, Ludovic.

Le valet de chambre eut un mouvement d'épaules: —Monsieur le duc est bien bon! — murmura-t-il entre ses dents.

—Bien bon!... comment?... C'est ça qui me traherait pas avec moi!

failli bien, un mauvais drôle, qui viendrait comme ça salir mon nom... un des plus grands noms de l'Angleterre!... ça serait vraiment réglé.

—Ah! si je connaissais un moyen!

—Si monsieur le duc voulait avoir confiance en moi, ça serait vraiment fait... et sans bruit... à la mort!

—Ah! je paierais tout ce que l'on voudrait pour être débarrassé de cette honte!...

—Et bien!... si mon maître veut me donner carte blanche et pleins pouvoirs... Dame, je ne suis pas que ça ne coûtera rien!...

—Et bien!... ça m'imprime l'argent!... pourvu que je ne sois pas à tout instant exposé à être la victime de pareils scandales.

—C'est entendu!... monsieur le duc n'attendra pas longtemps. On a deviné le reste, la préparation de l'accident perpétré par M. Floche et ses deux associés les Borgne et Catiche.

Mais, ainsi qu'avait dit cette dernière, l'affaire avait raté... [A continuer.]